

INTERVIEW

ENTRETIEN AVEC ILIANA HOLGUÍN TEODORESCU

Maria SIMOTA¹ 

Iliana HOLGUÍN TEODORESCU est une jeune écrivaine qui a publié à l'âge de 20 ans le livre *Allez avec la chance* (2020) aux éditions Gallimard, dans la collection « Verticales ». Le récit raconte son voyage de 9 356 kilomètres en auto-stop à travers l'Amérique du Sud, qu'elle a réalisé en 2018, à l'âge de 18 ans, en partant du nord de la Colombie jusqu'au Chili. Iliana est la fille de l'écrivaine Irina Teodorescu, qui l'a encouragée et lui a donné de précieux conseils pour l'écriture.

Maria SIMOTA : Vous évoquez dans votre récit vos origines multiculturelles : un père d'ascendance colombienne, une mère roumaine. Vous êtes née en France, où vous résidez actuellement. Vous continuez à voyager, en Bulgarie, par exemple. Le voyage semble occuper une place importante dans votre histoire familiale. Pourriez-vous nous dire davantage sur l'importance du déplacement, de la migration, dans votre famille ?

Iliana HOLGUÍN TEODORESCU : En effet, notre récit collectif familial tourne beaucoup autour de la diversité de nos origines, avec des approches diverses qui se sont entremêlées. Au départ, je pense que c'est mon père qui a érigé ces origines en fierté avec une approche assez élitiste. Il vient d'un milieu bourgeois

¹ **Maria SIMOTA** est doctorante à l'Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca en Roumanie ; elle mène ses recherches sous la direction de Simona Jişa et consacre sa thèse aux récits de voyage de Sylvain Tesson, en mobilisant diverses approches théoriques telles que la géocritique, l'écocritique et les littératures de terrain. Membre du Centre d'Étude du Roman Français Actuel, elle s'intéresse particulièrement à la littérature française du XXI^e siècle, à la littérature de voyage et à la zoopoétique. Elle a publié plusieurs articles sur les récits de voyage de Sylvain Tesson et a participé à des colloques internationaux sur des thématiques telles que la mobilité, les études animales et le récit de voyage. Email : maria.simota@ubbcluj.ro



international et a grandi avec ces mélanges qui étaient valorisés. Son père à lui était certes Colombie – un pays pauvre, associé pour beaucoup au crime et à la délinquance –, mais d’une famille d’oligarques, alors c’était bien vu, ça rajoutait même une touche exotique, je suppose. Tout ce milieu me dégoûte un peu, mais à mon avis c’est de là que ce mythe familial découle. C’est sans doute réducteur car mon père a aussi rompu avec son milieu d’origine pour devenir artiste et vivre en dehors de cet entre-soi, mais c’est une des approches qui a été fondatrice. Je ne sais pas si ma mère, qui débarquait tout juste de Roumanie à ma naissance, aurait tenu à m’enseigner le roumain si mon père n’avait pas insisté. Aujourd’hui en tout cas, elle est consciente de la richesse que cela représente. En dehors de la vision de mon père, j’ai toujours été entourée, à l’école, d’enfants issus de l’immigration populaire. Ce n’était pas le même monde, leurs origines à eux n’étaient pas du tout valorisées socialement, d’autant qu’elles étaient plus visibles – moi je suis blonde et blanche, j’ai « l’air française » même si la France est à mes yeux définie par sa créolisation (un concept d’Edouard Glissant). J’ai donc remarqué assez jeune cette injustice : alors que je jouissais pleinement des bénéfices de mes origines, celles, plus visibles, des autres, devenaient un obstacle. C’était une corde de plus à mon arc, quelque chose que je maîtrisais, que je pouvais mettre en valeur au moment opportun et garder secrète la plupart du temps. Pour parler en des termes sociologiques et bourdieusiens, ces origines ont constitué pour moi un capital culturel indéniable, et on m’a toujours appris à en être fière, à les cultiver, les mettre en valeur, à parler plusieurs langues et à voyager.

Maria SIMOTA : À 18 ans, vous choisissez de prendre une année sabbatique pour entreprendre un voyage ambitieux sur un autre continent. Qu’est-ce qui a été l’élément déclencheur de ce départ ? Et pourquoi avoir choisi l’Amérique latine en particulier ?

Iliana HOLGUÍN TEODORESCU : J’ai tendance à dire que l’élément déclencheur – si banal ! – a été l’amour. J’avais rencontré un Chilien qui était aussi un grand voyageur, avec qui je suis toujours, et j’étais curieuse de découvrir son continent, bien que je ne sois pas allée dans son pays en premier. Avant cela, mes origines colombiennes ne m’intéressaient pas du tout et me paraissaient même un peu lointaines pour être encore revendiquées. Mais il ne faudrait pas négliger le rôle de l’amitié ! J’avais plusieurs amies plus âgées qui avaient fait des voyages d’un à plusieurs mois à la sortie du bac, avec une bourse attribuée par une association. Ça m’a inspirée et j’ai fait pareil. J’ai donc eu pas mal de modèles de voyageur·euses autour de moi. C’était aussi une idée qui en valait une autre à un moment où j’hésitais à poursuivre en deuxième année une licence de maths-physique. Je ne suis pas une adepte des grands discours sur le rôle émancipateur du voyage, donc je me tiendrai à ça : c’est un concours de circonstances qui m’a

poussée à emprunter cette route à priori étonnante, elle a été enrichissante et j'en suis heureuse, mais j'ai sans doute aussi loupé des choses, par exemple en me coupant, si jeune, du quotidien des gens de mon âge.

Maria SIMOTA : À une époque où la littérature française est largement dominée par le roman, vous avez choisi d'écrire un récit de voyage, un genre souvent considéré comme mineur et historiquement dominé par les hommes. *Aller avec la chance* était-il votre première tentative d'écriture, ou aviez-vous déjà écrit auparavant ? Comment avez-vous découvert votre goût pour l'écriture ?

Iliana HOLGUÍN TEODORESCU : Depuis que je suis petite, j'ai toujours aimé les mots sous toutes leurs formes : bavardage, lecture, écriture, chanson... J'avais donc déjà eu des projets livresques enfantins, mais aucune tentative sérieuse avant *Aller avec la chance*. Il y a aussi eu une phase intermédiaire entre mon enfance et cette publication, pendant laquelle je ne savais pas sur quoi écrire. J'ai tendance à vouloir être très efficace, directe et pertinente, le propos m'intéresse sans doute davantage que la forme (littéraire ou autre) même si elle m'amuse. C'est donc vraiment cette expérience en stop, plus que le voyage lui-même d'ailleurs, qui m'a suggéré ce projet. Ce n'était pas une envie d'écrire mais plutôt une envie de raconter ça, de l'interpréter, de crier sur tous les toits cette vérité qui me semblait échapper à la plupart des gens : s'entraider est gratifiant et enrichissant pour les deux protagonistes, le stop est une pratique merveilleuse qui permet des rencontres rares et profondes grâce à un cadre particulièrement intime, malgré des préjugés innombrables qui se mettent parfois en travers de leur route, beaucoup de nos congénères sont prêt-es à aider, la peur de l'autre est infondée et dangereuse, si on en a la force, on peut aller au-delà de dangers bien réels (notamment les violences sexistes et sexuelles en tant que fille) pour faire advenir d'autres relations.

Je me dois aussi de dire que ma mère est devenue écrivaine pendant mon adolescence, et qu'elle m'a autant soutenue qu'inspirée, en me disant dès mes deux ou trois premières pages écrites que ce projet était fort et pouvait aboutir.

Maria SIMOTA : Dans votre récit, de nombreuses personnes rencontrées sur la route vous font remarquer qu'il s'agit d'un voyage particulièrement risqué pour une jeune femme de votre âge. Vous répondez dans votre récit que c'est en France, et non en Amérique latine, que vous vous êtes réellement sentie mal à l'aise en présence d'un homme lors d'un trajet en voiture. Dans *Les femmes aussi sont du voyage*, Lucie Azema souligne que plus une femme prend des risques en voyage, plus elle est perçue comme inconsciente, alors qu'un homme, lui, gagnera

en virilité et en réputation de héros. En quoi le fait d'être une femme a-t-il influencé votre expérience du voyage ?

Iliana HOLGUÍN TEODORESCU : Je partage tout à fait le constat de Lucie Azema, même si je me demande à quel point c'est un domaine qu'il faut chercher à se réapproprier vu ses conséquences écologiques et sociales et son passé colonial. Ou, pour nuancer, on peut sûrement se réapproprier du voyage et de son récit en le subvertissant, mais ce n'est pas mon combat. Je n'aime pas que mon livre soit classé comme récit de voyage parce qu'à mes yeux mon voyage y est tout à fait secondaire, contextuel. J'avais conscience de n'avoir rien à raconter de spécial sur les zones que j'ai traversées ou sur le voyage comme expérience, c'était vraiment l'autostop comme exemple inégalable d'une pratique qui permet à la fois l'entraide et la rencontre qui me tenait à cœur. J'aurais sans doute pu écrire un livre similaire en me baladant à Paris et en demandant mon chemin à des inconnu-es et en prolongeant volontairement l'interaction. J'ai d'ailleurs fait cette expérience lors d'un stage à la revue DOR à Bucarest. Mais le contexte est moins propice parce que pour aller au-delà d'une interaction de 30 secondes, il faut forcer le destin. Mais cette configuration a en commun avec le stop de reposer sur une dépendance aux autres liée au refus d'un élément de confort matériel : un smartphone avec un GPS ou une voiture personnelle.

Pour revenir à la question, il est indéniable que j'ai traversé ce voyage – comme le reste de mon existence – à travers un prisme genré. Selon les pays traversés, des différences par rapport au contexte français dans le rapport entre les genres m'ont bien sûr frappées. Si je voulais faire une analyse de comptoir je pourrais estimer qu'en Colombie par exemple (le pays où j'ai passé le plus de temps), il y a plus de harcèlement de rue qu'ici, et que la projection de fantasmes sexuels dans des situations inappropriées sont plus fréquentes, mais que le « non » y est davantage respecté. Mais rien que le fait que ces observations se déroulent dans le cadre d'un voyage en sac à dos fausse toute comparaison avec ma vie sédentaire en France. Ce dont je suis certaine, c'est que l'Amérique Latine n'est pas plus sexiste que l'Europe. Les évolutions des rapports de genre y suivent un autre chemin, notamment grâce à des mouvements féministes intersectionnels très dynamiques.

Comme partout dans le monde je pense, être une femme en voyage a été un défi, mais j'ai essayé de ne pas me laisser démoraliser, d'emmener mes conducteurs vers un autre type de relation, sincère et respectueuse, dans la considération de l'autre en tant que personne et pas en tant qu'objet sexuel. J'ai l'impression que c'est souvent possible, que les gens ne sont pas monolithiques, qu'on peut faire dévier leur comportement en les abordant différemment. On n'est pas toujours prête à faire cet effort qui demande de prendre sur soi, d'être pédagogue, de prendre du recul sur la misogynie de notre interlocuteur en

estimant que c'est une culture qui parle à travers lui, mais je trouve les vies des gens tellement intéressantes que pour moi ça vaut la peine.

Maria SIMOTA : Depuis plusieurs décennies, l'autofiction et les récits à la première personne occupent une place prépondérante dans les librairies. Vous, en revanche, avez choisi de dresser le portrait des dizaines de personnes rencontrées sur la route, en leur donnant la parole à travers votre récit. Vous expliquez que vous préférez faire de l'autostop seule, car cela créait une intimité avec le conducteur et facilitait les échanges. J'ai l'impression que les gens se confient à vous avec une grande aisance, parfois même sur des sujets que leur propre famille ignore. En quoi le fait d'avoir recueilli tant de témoignages a-t-il eu un impact sur vous ?

Iliana HOLGUÍN TEODORESCU : Le stop est un cadre de rencontre assez particulier. La voiture, même si c'est un symbole un peu archaïque, reste le seul endroit fermé mais non-immobilier, où les gens sont chez eux. C'est donc le seul moyen opérationnel qui me vient à l'esprit pour rentrer chez quelqu'un, même si ce n'est que dans son véhicule ! En plus d'être intimiste, ce cadre donne aussi un objectif commun, une route à suivre ensemble. Une autre auto-stoppeuse m'avait même dit qu'elle voyait une dimension presque hypnotique dans cette configuration : on regarde dans la même direction (la route), on est concentré dessus en même temps qu'on discute, alors, presque malgré nous, on se livre. Je pense qu'il y a une part de vrai, que cette configuration aide beaucoup, mais que, comme dans toute interaction, la personnalité et les caractéristiques sociologiques des protagonistes jouent aussi. Les automobilistes se livrent mais en tenant compte de l'autostoppeuse qu'ils ont à leurs côtés. C'est assez inhabituel, de rencontrer un inconnu et que les grandes lignes de la relation se tracent si rapidement. Et puis il faut se présenter plusieurs fois par jour, parfois on s'ennuie d'être soi-même et de devoir répéter sans cesse la même chose ! Mais c'est un exercice intéressant. J'ai aussi réalisé à quel point les gens ont besoin d'être écoutés, et même, plus activement, d'être questionnés. J'ai donc appris ça sur les gens, et aussi sur moi : à quel point j'adore poser des questions, essayer de comprendre les gens, entendre des histoires et discerner une tension principale dans leur existence, une lueur de folie qui les rend si différents de tous les autres malgré les similitudes. Là, en répondant à cette question, je me dis même que c'est un cadre tellement spécial que ça doit influencer sur ma façon d'entrer en relation dans des contextes qui n'ont rien à voir, où les enjeux sont différents.

Plus personnellement, je pense que j'ai écrit ce livre parce qu'à travers le stop je suis toujours surprise par la profondeur et la complexité des gens, par leur ambivalence, alors que dans la vie courante j'ai tendance à être facilement déçue, un peu misanthrope. J'imagine que comme souvent quand on crée, on est

un peu en lutte avec soi-même, on essaie d'équilibrer ses travers, d'adopter des postures qui nous semblent inaccessibles... Mais des témoignages, des rencontres, d'il y a cinq ans ne suffisent pas, il faut en accumuler des nouvelles, et dans un sens je suis heureuse d'avoir encore cette source d'émerveillement.

Maria SIMOTA : Étant donné le grand nombre de rencontres faites au cours de votre voyage, quelles ont été vos méthodes pour retranscrire ces échanges dans votre écriture ? Avez-vous commencé à travailler le texte en cours de route, ou l'avez-vous principalement élaboré après votre retour ?

Iliana HOLGUÍN TEODORESCU : Je ne suis pas partie avec l'idée d'écrire un livre, ni avec celle de faire du stop, et je ne suis pas particulièrement rigoureuse dans la vie. Alors avec tout ça, j'ai eu plein de méthodes qui se sont enchaînées, selon le moment du voyage et mon objectif du moment, selon ma motivation mais aussi en fonction des astuces que j'ai trouvées en cours de route. J'ai commencé à écrire quelques jours après mon premier trajet en stop, donc le début du livre repose sur des souvenirs. Après je m'étais fixé comme objectif d'écrire les rencontres d'une journée de stop avant de repartir pour un nouveau trajet. Mais je n'ai pas tenu le rythme, alors j'ai essayé d'au moins prendre des notes pour me remémorer des rencontres. Au bout d'un moment, pour contrebalancer mon manque d'assiduité, je m'envoyais des messages vocaux sur Messenger en descendant d'un véhicule, depuis le bord de la route, avec les éléments clés de la rencontre. J'ai donc écrit une partie des textes sur place, et une autre partie à mon retour, voire longtemps après mon retour parce que je ne croyais pas toujours à ce livre. Je n'avais pas vraiment de méthode précise dans la façon de raconter, j'essayais seulement de diversifier un peu les approches pour ne pas tomber dans la galerie de portraits. Et puis j'ai réalisé des choses en cours de route aussi, notamment que de simples portraits dans lesquels je m'effacerais totalement seraient probablement plus pauvres et moins sincères en ce que mes réactions, ma personnalité, mon apparence, ma présence, tout cela influait aussi sur le cours des choses, alors il fallait rendre tout ça palpable pour les lecteurs.

Maria SIMOTA : Dans l'imaginaire collectif, le voyage est souvent perçu comme le rite initiatique par excellence, celui qui marque le passage de l'adolescence à l'âge adulte. Vous retrouvez-vous dans cette vision du voyage comme une expérience initiatique ?

Iliana HOLGUÍN TEODORESCU : Pas vraiment non, ma réflexion sur le voyage est assez basique, à l'heure du bouleversement écologique et en tenant compte

des impacts sociaux du tourisme de masse. Je pense qu'il faut limiter les voyages en termes de distances parcourues et de ressources mobilisées en général, se limiter aux endroits avec lesquels on a un lien, et éviter de découvrir un pays à l'autre bout du monde où, inévitablement, on va créer des attaches et vouloir retourner. C'est peut-être triste, dans un sens, mais il y a aussi énormément de choses à découvrir pas loin de chez soi – notamment sur les routes! Il y a bien sûr des gens comme moi, qui profitent des failles d'un système sans vraiment l'alimenter, c'est comme faire les poubelles d'un supermarché qui jette des kilos de nourriture chaque jour. Mais ce n'est pas généralisable, c'est du parasitisme, et la grande distribution, la quantité d'automobilistes (souvent solitaires par ailleurs) sur les routes et l'horreur des autoroutes restent un problème. Étant donné le privilège que constitue le voyage, j'espère qu'il n'est pas nécessaire pour grandir et être surpris par le monde !

Maria SIMOTA : Dans votre récit, vous racontez qu'un soir, en campant sur une île du lac Titicaca, vous lisiez *Voyage au bout de la nuit*, précisément le passage où Bardamu, expatrié en Afrique, est empêché de dormir par le bruit des tambours et des chants. Le lendemain matin, ce sont des sons similaires qui vous réveillent, lors d'une cérémonie locale, brouillant ainsi la frontière entre la fiction et la réalité. Quelles autres lectures ont accompagné ou inspiré votre voyage ? Êtes-vous une grande lectrice de littérature de voyage ?

Iliana HOLGUÍN TEODORESCU : Je ne lis pas spécialement de littérature de voyage, en tout cas ce n'est pas un critère pour moi, c'est même un qualificatif qui éveillera plutôt ma méfiance. J'ai lu divers livres pendant mon voyage, d'auteurs sud-américains mais je me souviens avoir dévoré Anna Karénine dans un hamac ! Mise à part cette coïncidence troublante en lisant Céline, je ne vois pas de lien évident entre mes lectures d'alors, ou même mes lectures en général, et mon livre. Mais il doit y en avoir, c'est juste que je n'écris pas d'une façon très consciente et contrôlée.

Maria SIMOTA : Autour de votre livre, vous proposez également des lectures-spectacles où vous jouez de l'accordéon accompagnée par Fabricio Leiva Ceron à la guitare. Ce type de lecture-performance de votre texte a eu quel impact au niveau du public ?

Iliana HOLGUÍN TEODORESCU : Je pense qu'elles ont touché un public plus large, parfois de personnes qui ne lisent pas. Et j'ai beaucoup aimé mettre ce texte si terre à terre en musique, pour laisser plus de place à l'imagination. Mais je trouve que les spectateurs semblent souvent être passés à côté de ce qui me

semble important à moi pour plutôt rester obnubilés par le voyage, l'Amérique du Sud, ou encore par mon supposé courage à 18 ans dans un continent réputé dangereux. Mais ça ne m'étonne pas, je pense qu'il existe des vents contraires puissants en ce moment, opposés à mon message sur l'ouverture, l'intérêt de susciter la rencontre, de s'entraider, sur nos peurs démesurées, et que beaucoup de gens n'y croient pas trop, ils préfèrent relativiser, me dire que j'ai eu de la chance, où confiner mon récit au domaine de l'extraordinaire, de l'aventure. J'ai aussi entendu quelques fois que je dressais un portrait trop sombre des hommes, comme si j'avais inventé quoi que ce soit, et alors que je pense avoir été la plus compréhensive possible avec leurs comportements, les mettant volontiers sur le compte d'une culture qui les traversait. Mais c'est mon côté misanthrope qui reprend le dessus ! J'essaie de ne pas mélanger ce que les gens disent pour avoir l'air sympathiques en venant me parler après un spectacle et ce qui les a vraiment traversés ! Bien sûr, c'est plus facile pour eux de me parler du voyage au Japon de leur fille plutôt que d'improviser une réflexion philosophique sur la nature humaine ! Je pense que les chemins de la pensée sont tortueux, et j'espère en tout cas avoir laissé, quelque part dans ce labyrinthe, une petite graine de solidarité.